

À Flora, 27 ans

Préambule

L'airbus a survolé Bagdad, ville d'Iznogoud, délicat réseau lumineux, mycélium d'humanité rampante, puis piqué au sud et entamé sa descente vers Bahrein. Elle a deviné, à l'entrecuisse du golfe Persique, le triangle du Koweït insolemment enchâssé au sud de l'Irak pour lui boucher l'accès à la mer. Ainsi l'Irak est un pays constipé, qui pète, empeste d'hommes furieux, armés, lancés les uns contre les autres.

Deux heures à traîner en zone internationale avant le vol pour New-Delhi, elle avait calculé large, non c'était l'algorithme qui calculait tout seul les horaires et le tarif. N'empêche, trente ans plus tôt la méchante était passée là.

BAHAMA CIRCUS SHARK SHOW

Propriétaire : Angela Kien-Baxter

Directeur : Jamie L. Baxter

Os Alves, from Portugal : Jongleurs

Stefan Petersen, from Denmark : Otaries

The Great Sándor, from Budapest : Grande Illusion

Jóska & Fermín : Clowns

Vicky, from Colombia : Corde

Britney Wood, from England : Dauphin

Entracte

Ananda-Matadji, from Hungary : Crocodiles

Diogo, from Lisbon : Rolla Bolla

Charlie Soul, from France : Requin

Fermín Sánchez, from Colombia : Funambule

Héctor Garrel, from Patagonia : Malambo

Dora Lights, from Bucharest : Trapèze

Charivari

Première partie

1

Dialogue Angela Baxter/Jamie L. Baxter

14/06/88

Caravane B., Bahama Circus Shark Show, Mansouriya, Koweït. Ils sont couchés. Ils parlent allemand.

Angela : Aucune ne veut remplacer Juliet. Ni la Roumaine, ni l'Écossaise, ni la Hongroise.

Jamie : La Hongroise ? Tu as demandé à la Hongroise ? Tu es dingue, et si elle avait dit oui ?

– Ça te fait rire.

– La vieille peau en maillot de bain, tu veux ma ruine !

– MA ruine. Juliet doit partir et toi tu ne t'occupes de rien, il faut une fille pour le numéro du requin.

– Tu m'emmerdes Angela, je n'ai pas que ça à faire. Fous-moi la paix avec ça, si on ne trouve personne, Juliet reste.

– Juliet part.

- Ce n'est pas Juliet qui décide, c'est moi.
- Ce cirque est mon cirque, Jamie.
- N'élève pas la voix avec moi.
- Juliet rentre en Angleterre, c'est tout.
- Qu'est-ce qui se passe ? Tu te fais du souci pour Juliet, c'est nouveau. Elle ne craint rien ici, même les requins ne la touchent pas et je les comprends.
- Pas assez bien roulée pour toi, c'est ça...

Respiration.

Angela : Juliet est enceinte...

Jamie : Ah la petite pute, enceinte de qui ?

- Je ne sais pas.
- menteuse.
- ... elle va avorter en Angleterre, c'est plus clair ?
- Vous le faites exprès.

Pause.

Jamie : Quand ? Elle part quand ?

Angela : Le plus tôt possible.

Réflexion. Bâillement.

Jamie : Bon, on propose plus de sous à Sánchez pour sa fille, elle est dodue, les requins seront contents et Sánchez aussi.

Angela : Sánchez dit non pour sa fille, c'est la mère qui ne veut pas.

- Elle le tient par les couilles, son nabot de mari. Ok vos problèmes de bonnes femmes, ça vous regarde. Si tu ne trouves personne, c'est toi qui iras te tortiller au milieu des requins.
- Il y a une solution, engager une fille, pour deux, trois mois...
- Ah non, si Juliet s'en va, tant pis pour elle.
- Tu as fini, oui ? On engage une fille le temps qu'il faudra et puis Juliet reviendra.
- Débrouille-toi pour que ça ne coûte rien. Je veux une jeune et pas difforme. Pas une Arabe, je ne veux pas d'un père ou d'un frère qui me plante un couteau.

– J’ai appelé Toni Banko. Il cherche à Paris.

Sifflement.

Jamie : Voilà, tu me mets devant le fait accompli. Quelle fille viendra de Paris jusqu’ici ? J’espère que Toni n’enverra pas n’importe quel boudin. Il a intérêt à contrôler la qualité de la marchandise.

Angela : Tu es vulgaire.

– C’est parce que je suis ton mari.

Conversation téléphonique Ali Al-Ameri/ج

27/06/88

Ils parlent arabe.

Ali : Allô ج , je te salue. C’est Ali. Comment vas-tu ?

ج : Ali, enfin ! Je vais bien grâce à Dieu. Il a fallu que j’appelle ton père, tu te caches ?

– Pas du tout, Dieu m’est témoin, c’est le travail. Mon père m’a prévenu, je te remercie encore de ce que tu as fait pour eux.

– Tes parents sont de braves personnes. À Madinat al-Saddam, ils sont en sécurité.

– Merci mon frère.

– Grâce à Dieu qui m’a permis de leur venir en aide. Quoi de neuf à Koweït ?

– Ça va, je travaille. Et toi, la famille, la santé ?

– À peu près, à peu près. La famille va bien, les enfants poussent, Dieu merci. Il est temps que la guerre s’arrête. Huit ans, les gens n’en peuvent plus mais cette fois nous marchons vers la victoire.

– Je prie pour qu’il vous protège tous.

– Merci mon garçon. J’ai besoin d’un service, ton père a dit « demande à Ali ».

– Mon père a raison... si je peux.

– Tu dois. Cela concerne le fils aîné, Abou Sarhan, il est obsédé par une femme, il veut la retrouver, et c’est une femme du cirque.

- Du cirque... quel cirque ?
 - Le cirque où tu travailles, Ali.
 - Quoi ?
 - Tu travailles bien pour ce cirque, le Bahama je ne sais quoi ?
 - Oui.
 - Pendant que ce cirque était à Bagdad, le fils a eu une relation avec cette femme puis il a dû quitter le pays. Quand il est revenu en Irak, le cirque était parti, il l'a mal pris.
 - Ce cirque-là, tu dis ?
 - Il n'y a pas eu d'autre cirque à Bagdad. Alors voilà, tu la ramènes.
 - Qui ?
 - Celle que le fils recherche, ne fais pas l'idiot, tu as compris. Je me suis engagé parce que tu travailles pour ce cirque. On va régler ça vite, n'est-ce pas Ali. Saisis cette chance d'agir pour ta patrie.
 - ... Comment est-ce que je
 - Discrètement évidemment, pas question de tension entre le Koweït et l'Irak, on ne peut pas se le permettre. Tu m'indiques qui est cette femme, où elle est et je m'en charge.
- Silence.*
- ج : Ali ?
- Ali : Tu as son nom ?
- Ketty.
 - Ketty ? Il n'y a pas de Ketty au cirque.
 - Alors elle a donné un faux nom, trouve-la.
 - Il y a pas mal de femmes au cirque.
 - C'est une européenne évidemment, une putain.
 - Les femmes qui travaillent au cirque sont des artistes, à ma connaissance il n'y a pas de prostituées.
 - Ne joue pas sur les mots, Ali, une blonde avec des formes généreuses, tu vois qui ?
 - Je dois réfléchir. Tu attends de moi que...

- C'est ça, j'attends que tu la trouves. Mais je n'attendrai pas longtemps. Le Loup la veut et quand il veut une femme ou une voiture, tant qu'il ne l'a pas il s'en prend à tout le monde. Le Président est contrarié, il a une guerre à gagner je te rappelle, mais Abou Sahran est son fils préféré.
- Je vais faire mon possible, avec l'aide de Dieu.
- Fais en sorte que Dieu t'aide. **ج** sera ton contact, il vit à Koweït.
- Dieu te protège, mon frère.

*

Tout avait semblé de loin un lointain voyage.

Claude – gentil Claude mais toujours à se plaindre – m'a ramenée à moto jusqu'à la porte à 4 heures du mat'. J'ai été la reine de la soirée, reine enfin vite fait comme c'est de rigueur avec la bande du Magic : ils sont tous plus ou moins stars et s'y tiennent, pas pareils que vous et moi. Je pars demain. Il n'y eut pas beaucoup de questions sur moi, où je vais. Tu parles arabe ? Non, en arabe, je me tais. Ils ont préféré parler d'eux, je m'en fous je pars, bien fait. Plus à faire semblant d'être parmi les miens.

Pour gagner ma chambre et me coucher, j'ai franchi la fée qui dort dans la pièce à côté de mes bagages. Je n'ai pas voulu dormir. Alors j'ai lu «Le Printemps » de Guénoun en entier, jusqu'à 5 h 08.

5 h 10-5 h 48, je réveille la fée, on petit déjeune à ras du sol, il n'y a pas de table chez moi car il n'y a pas de chaises. La fée me rassure. Elle est restée pour m'accompagner ; on a peur toutes les deux, mais on rigole, elle plus que moi (peur), parce que moi quand même je pars. On se sent quelqu'un quand on part, parce que bientôt on ne sera plus là, ça donne du poids. Alors que

rester ça pisse pas loin quoique ça dure plus longtemps. Que partir. Quand on part, dès qu'on est parti c'est fini.

6 h 00, le soleil est déjà levé sur l'autoroute, à droite de l'aérogare. Le soleil se fend à l'est pour faire luire l'autoroute et aussi le lino de Roissy 2A, au moment même où je récupère le billet au comptoir airfrance.

Un aller simple, ce n'est pas ce qui était prévu dans le contrat. On avait parlé d'aller-retour. J'avais parlé d'aller-retour. Ce contrat-là je l'ai rédigé de ma main sur la table du café delapaix. Toni Banko, en qualité d'agent artistique, m'a regardée écrire le montant du cachet, la durée de l'engagement et les conditions, les horaires, le billet aller-retour, l'hébergement à l'hôtel etc. Lui, il n'a rien écrit rien signé. Le contrat, je le présenterai au directeur du cirque à mon arrivée. Louche bien sûr, n'importe quoi même. N'importe quoi, c'est ce que Toni Banko est prêt à faire pour toucher sa commission. Moi la cruche, j'ai décidé de partir loin, pour convenances personnelles. La proposition est de m'engager et de me payer. J'ai dit oui à un truc absurde et tout commence de travers. Mais si tout devait toujours être en ordre, les trucs désordonnés qu'on doit faire, on ne les ferait jamais.

À l'origine, il a été question de dauphins aux Bahamas. C'est attablée à ce foutu guéridon de la paix, que j'ai appris de cet homme gras que Bahama ce n'est que le nom, Bahama Circus Shark Show, que les dauphins sont des requins et la destination, Koweït. J'ai regardé par curiosité sur un atlas où ce pays-là se trouve mais pas cherché à savoir à quoi il ressemble, quels paysages, quels animaux je risque d'y rencontrer, de peur de prendre peur. C'est pas vrai, les animaux, je sais un peu. N'a sûrement jamais vu les Bahamas, ce cirque-là. Il semble qu'il soit présentement planté dans ce triangle jaune pâle au coin du globe, ce dessous-de-bras de mer, où si j'en crois l'atlas, il n'y a rien. Alors, à part moi, qui

prendra cet avion ? Y aura-t-il un avion ? J'en ai le zip du froc qui en est resté ouvert... Le zip est dans mon dos, je ris, tout l'aérogare a vu ma culotte, j'essaie de le remonter toute seule, l'est coincé. J'y arrive pas, je rejoins la fée. C'est un aller simple, je dis ! 6 h 30 du mat' la crise ! De rire !

Avion, il y a.

Résultat, je pars sans retour. Je peux encore ne pas le prendre cet avion, mais bon j'ai dit que je partais. Si je ne pars pas, qu'est-ce que je fais de la fée et de ses au-revoir et des photos que j'ai commencé à prendre, du soleil qui mouille le lino de l'aérogare ? Si tout devait avoir un sens, on ne ferait rien d'insensé. Pour la première fois que je m'asseyais à la terrasse du café-de-lapaix, ça a été un peu trop violent pour vraiment en profiter.

Quiconque se trouve ce matin du 3 juillet 1988 vers 8 heures dans le hall départ de Roissy 2A, peut voir s'afficher sur le tableau la destination Koweït-Abu-Dhabi 9 h 20. Pour moi, jusqu'à ce matin-là, les vols longs courriers volaient vers New-York, Anchorage ou Calcutta, des noms qui sonnent, c'est le minimum quand on part en avion pour loin ou pour longtemps. Mais cet aller simple imprimé à mon nom a pour destination Koweït. Il n'y a que la fée que ça impressionne parce que le contrat conclu avec moi-même, c'est le contrat qu'elle a refusé.

8 h 20, gavée de croissants gras, j'enregistre mon bagage, je passe du côté Porte/Gate, la fée rentre à Paris. Le rideau est tombé, le spectacle est terminé, maintenant je suis by myself. Nous allons bientôt embarquer, peu nombreux dans un gros avion.

Non, pas tout de suite.

9 heures, grève éclair des bagagistes. Attente en salle, lecture en compagnie de mon sac à dos, de ma trompette Conn-constellation dans sa valise.

10 h 40, changement du train d'atterrissage comme si c'était mon angoisse qui retardait le départ. Ou bien ce vol Paris-Koweït n'existe pas, ils font durer pour la forme avant de l'annoncer aux autres passagers, probablement des figurants engagés pour la farce. C'est drôle enfin mi-drôle, plus le temps passe, plus ma façade d'assurance tranquille se fissure (ne rien laisser paraître, penser à un mur). Je ressors en marche arrière, j'abandonne mon sac en soute, je rentre chez moi, ah non, zut j'ai sous-loué mes 28 m², pas grave je file à Marseille, je trouve un taf au camping, à la plage.

11 h 10, le gros porteur décolle au beau milieu d'un coup de mou : les croissants sur l'estomac, je me sens seule et mal. Dans mon coin de cabine, j'ai un steward et demi pour moi. Nice, escale, je ne sors pas, personne ne sort, on ne peut pas sortir, c'était l'occasion de me sauver, la dernière, Nice-Marseille en stop. Donc si je dois changer d'avis c'est tout de suite, laissez-moi descendre : un appel urgent sur le mobile, non, ça n'existe pas encore, un vague malaise vagal, mon zip qui descend, mon cœur qui descend, oublié de fermer le gaz, il suffit que je le décide. Qu'est-ce que je décide ? De faire ce que j'ai décidé. Champagne, Madame ? Ça ne se refuse pas. Je reste, je bois. Vol sud-est vers le golfe Persique.

Mon voisin, un jeunot monté à Nice connaît le coin, il dit qu'il n'y a pas pire. Que le Koweït. Lui, il va à Aboudabi, le paradis qu'il dit. Connard. Temps dégagé, re-champagne, vue sur la Méditerranée, tiens la Crète. Je ferme un œil, je l'ouvre, la nuit est tombée. Mince, dehors, dessous, tout noir. Une fois le jour englouti par le désert, plus le moindre rien en vue. C'est bien ce que je craignais.

Réveil jour j. Réveil noir dehors et dedans, triste, petite mine, il ne faut pas s'endormir comme ça, bourrée. Peut-être qu'un p'tit café, je pousse jusqu'à demander un café à mon steward qui est une hôtesse maintenant ; le café n'est pas petit, il sent le carton, je ne sais pas quoi en faire alors, profitant d'un trou d'air, je me le renverse en entier sur mon tablier. Je me brûle puis ça colle et ça fait froid. La bouche pâteuse et envie de pleurer. L'avion fonce dans le noir fatal. Au sol, un point de lumière de temps en temps qui n'éclaire rien. À quoi peut bien ressembler le paysage en bas ? Ils ont bien fait d'éteindre. Plus peur encore. Trois loupiotes isolées plus tard, on arrive, ce sera là, on nous prévient, l'avion descend, se pose dans l'indifférence générale de mon voisin qui a changé de rangée et des autres qui détournent les yeux, ils savent qu'il n'y a pas pire (que le Koweït) et continueront en ricanant vers Aboudabi. Je les ai à zéro et un seul espoir : qu'un agent en mission spéciale se jette en travers de l'allée pour une raison x, m'empêche de descendre, me ramène à Paris menottée si nécessaire – je suis prête à me débattre pour la forme – avec mon pantalon taché et mes larmes ravalées, fermez la parenthèse. Pour le héros c'est au choix, Frédéric ou un autre, Frédéric n'est pas un homme d'action à part pour me plaquer. Je ne ferai pas la difficile, c'est le moment, ne vous précipitez pas tous à la fois.

Il se peut aussi qu'il soit interdit de débarquer à Koweït avec un pantalon taché. Ce serait bien joué.

Les ceintures claquent, tout est désespérément normal. Docile je me lève, j'ouvre le coffre à bagages, avec précaution c'est la consigne. Avec ma valise Conn je progresse un pied derrière l'autre entre deux rangées de sièges, il n'y a pas le feu, donc pas de raison de ramper à quatre pattes pour suivre le marquage lumineux au sol, malgré mes efforts j'avance. Que pourrait-il encore se passer de déterminant pour stopper le processus ?

J'aurais dû aller planquer dans les toilettes. Trop tard. Ne restent que les effets spéciaux 3D. L'équipage en uniforme réglementaire bleu marine et galons, pire, me sourit, me remercie et me souhaite bon quelque chose. Ils sont bien incapables d'arrêter le temps. Il n'y a qu'une issue, l'issue, qu'une sortie, la sortie.

Je me retrouve dehors, comme si j'avais glissé. C'est le moment de gonfler le gilet. Un pied sur la passerelle, réflexe de survie : fuir la chaleur qui me saisit avant de me cuire dans mon jus. Pourquoi installer la passerelle derrière les réacteurs de l'avion, pourquoi laisser tourner les réacteurs ? Demi-tour, ça brûle : je me retourne pour chercher une explication mais le PNC, à sa porte, l'a déjà verrouillée, vérifié la porte opposée, c'était payé que jusque-là. Tous leurs sourires sont rembarqués, ils n'ont pas demandé si ça m'allait, ils devraient demander aux gens. Si je n'avais pas voulu descendre, ils m'auraient jetée dehors je pense. La porte s'est alignée au fuselage. L'avion hermétiquement clos est prêt à s'envoler. Il se hâte, peur de fondre, de rester collé sur la piste ou de se tacher la carlingue de nuit d'encre. C'est ce que je ferais si j'étais un avion, si j'avais des ailes. Je reste seule sur cet escalier. Je n'aurais pas dû dormir, j'aurais eu le temps de sentir le décalage, la distance. Lâcheurs, je vous retiens avec votre grand avion blanc. Pour une fois j'ai voulu partir et je suis déjà arrivée. J'en peux plus et ça n'a même pas commencé. Le mouillé du café ne fait plus froid sur ma cuisse, il a séché. C'est l'air, l'air est comme ça, noir, épais et brûlant, préhensile, incompréhensible.

L'avion a emporté son plein d'hypocrites vers Aboudabi-le-paradis, je ne parlerai plus daboudabi. Mon pays c'est la France, c'est la première fois de ma vie que j'y pense. Le hall arrivals est glacial, éclairé fluo. C'est tout écrit en arabe, j'y comprends que dalle.

Si, un panneau au-dessus d'un comptoir : Informations-Visas, c'est là que j'va.

Ça grouille de monde. Les quelques passagers de mon vol se sont dissous dans la foule. C'est l'Asie, c'est vrai, le monde grouille de gens que je ne connais pas, première fois que je les vois. Sans doute certains d'entre eux habitent-ils ce pays indicible. Et s'ils sont en vie, peut-être que je ne vais pas mourir tout de suite ce qui me permettra, le cas échéant, de retourner chez moi dans trois mois pile, juillet août septembre. TROIS MOIS !!! C'est extrêmement long. On est toujours le 3 juillet. Au soir.

Dix minutes que j'attends en file. Les minutes ici passent laborieusement ; il faudra peut-être que je compte sur les secondes pour sentir défilier le temps. Pas moyen de me concentrer sur ce qui se passe, je devrais pourtant. Les hommes en moustaches noires, longue robe blanche avec foulard assorti maintenu sur la tête par un double anneau noir. Les femmes ? Quelques frêles indiennes en sari, taches colorées, éparées. Les enfants ? Pas d'enfants, hall interdit au moins de. J'appelle à la rescousse la bambine en moi qui s'émerveillerait de tout ce qu'elle voit, n'y verrait que du nouveau du beau, la promesse de jeux à venir. La grande fille que je suis devenue en a assez vu, ça lui suffit, elle regrette elle l'a dit, ne veut pas rester. Je suis bloquée jusqu'aux genoux dans le flux, verrouillée dans le sens de l'aller. Faut que. Que je regarde et que je me calme. J'ai refusé d'aller à Avignon, Avignon off, non merci, jouer la comédie avec Frédéric en ligne de mire, ses regards ailleurs, non merci, je n'ai pas eu envie de voir qu'on ne m'aime pas. L'exil a paru une solution plus adaptée à mon chagrin d'amour. Pour ne pas avoir à aller à Avignon et ne pas avoir à en donner la vraie raison. Tandis qu'à Paris c'est l'été, ses demis aux terrasses des cafés

Jupiler. À l'instant même, c'est ce que font les Parisiens. Arrêter de penser, voilà, c'est fait.

Information-Visas, on dirait du français mais c'en n'est pas. Je suis debout là, derrière une petite Indienne en sari entourée de sacs plastique et qui porte autour du cou une pancarte. Les gens étiquetés comme des colis, ça met tout de suite à l'aise. Je balance mon corps d'un pied sur l'autre, quand je m'en rends compte, j'arrête. Trouver quelque chose d'amusant à regarder, faire une analogie hardie, un trait d'esprit, une blague, inventer un gag ? Un homme fonce droit sur moi, s'approche du comptoir Information-Visas et là... il passe. Oublier toute éventualité de miracle ou d'intervention des forces spéciales. Ne compter que sur soi-même, monter un projet d'évasion, l'exécuter. À court d'idées, j'ai le cerveau fondu, le pantalon taché mais sur le noir ça ne se voit pas. Le zip au verso remonté, enfin j'espère, assurer ses arrières. La situation me dépasse. Dans ma propre vie, je tenais jusque-là le premier rôle et je viens de me le faire rafler. Je me suis à peu près tenue jusqu'à la Crète, la suite m'a échappée, il faut reconnaître. Le champagne ? Non, c'est moi, je suis comme ça, je crois toujours que tout va bien se passer. C'est-à-dire, je préfère ne pas savoir, ne pas lire le résumé du film avant, ne pas me renseigner sur ce que je pourrais trouver derrière le mur. Je l'ai sauté pour épater les badauds mais une fois de l'autre côté, personne ne me voit plus : je suis désormais seule à me connaître sur un continent entier, l'Asie, à savoir qui je suis, que j'y suis. Trois mois ça fait combien de jours, combien d'heures en tout, des millions. Pour référence qu'est-ce que je fabriquais, il y a trois mois ? Juin, mai, avril, le 3 avril ? Vertige. J'ai cette sensation que je devrai me battre, qu'il va me falloir me battre. Quelles sont mes armes ?

Devant ce comptoir j'ai décroché de mon histoire. Sans action, sans texte, je suis déplacée dans un temps

indéterminé : je suis la minuscule Indienne au regard effrayé, je lui ressemble maintenant. Elle se dit la même chose de moi, me plaint. Elle est certainement mieux préparée à sa pancarte. Si personne ne vient me chercher, suspendra-t-on une pancarte à mon cou avec un nom écrit en arabe ? Cette attente est trop longue parce qu'à part l'attente il n'y a rien. Je peux me concentrer sur mon long compte à rebours, déjà quelques secondes de passées. À mon retour, rien ne sera plus comme avant. Il y aura eu les requins, ce sera eux ou moi. Si jamais je reviens, pourrai-je faire l'intéressante, ma seule présence héroïque flattera-t-elle mes compagnons et n'aurai-je plus jamais à constater la disparition brutale du désir dans l'œil de mon voisin de lit ?

Tout semblait de près un lointain voyage.

Mon regard m'échappe pour alerter les secours. Trouvé : visages glabres, vêtements familiers des membres blonds et bronzés d'un équipage en escale. Autrichiens, Scandinaves ? Ils portent des uniformes sombres, sourient au dentifrice, parlent entre eux et plaisantent en tirant vite vite leurs petites valises à roulettes toutes pareilles. Ils traversent de gauche à droite mon champ de vision. Vais-je me jeter en travers de leur chemin en les suppliant (help!) de m'emmener avec eux dans le minibus holidayinn ? Fini, montés, partis. Ils ne m'ont pas vue, n'ont pas entendu appeler, il y a erreur sur la personne ou sur le lieu ou sur le jour, je me trouve dans un espace-temps différent, ils ne me perçoivent plus. C'est facile pour eux, une fois arrivés, de repartir. Ils ont un billet aller-retour et un contrat de travail signé par la drh. Je sens une vocation d'hôtesse de l'air m'échapper, pas assez blonde, pas assez mince, pas assez souriante.

J'ai peur, c'est ça que j'ai.

Au comptoir, ça bouge. Vient le tour de l'Indienne qui ne comprend ni l'arabe ni l'anglais et a la délica-

tesse de pas me demander mon aide, elle sait que j'ai perdu l'usage de la parole. Le type du comptoir l'envoie ailleurs au bout de son bras, elle s'éloigne dans une direction ondulatoire, contournant les groupes, s'en remettant à sa pancarte. C'est mon tour, je dis bonsoir au bonhomme, passport ? passeport. Il fouille dans ses listes. No, no visa pour french woman. Normal, tout ceci est un malentendu je suis prête à repartir, à dormir par terre ou ne pas dormir du tout en attendant le prochain avion. Il cherche mieux, fla fla font les feuillets. Si, le visa est là. « Soul ? » Oui, Saule. My soul, mon ange gardien qui était ce matin derrière les tentatives de sabotage à Roissy, tente des choses et je suis sensible à ses efforts mais il a peu de pouvoir en vérité. Si loin de notre port d'attache. Le temps trébuche un instant puis se reprend. Le visa, c'est deux dinars. Et comment je ? Change. Et where ça ? There là-bas. Je tourne mon buste puis mes deux jambes dans la direction de là-bas avec mes pieds au bout, droite, gauche je marche. Je suis quand même dans un drôle d'état. Ils m'ont probablement droguée ; c'est ce qu'ils font aux passagers qui embarquent pour Koweït sinon, arrivés à destination, c'est toujours la même chose, ils ne veulent pas descendre et ça retarde l'envol pour Ab... où vous savez. Au lieu de rester piquée, tu bouges tes pieds, non ça c'est les mains, attention, pas les deux en même temps. J'avance et à chaque pas une porte claque ou un rideau de fer s'abat derrière moi avec fracas comme dans le générique de Maxlamenace, téléhéros d'enfance : le piège se referme et moi, comme cet idiot de Max, je continue d'avancer. Si je veux me tirer d'ici, il va falloir rouvrir chacune d'elles avec les ongles ou les dents.

Regarde, intéresse-toi. La monnaie locale, c'est le KD, Kuwait Dinar, c'est intéressant. Ça fait combien un dinar ? Vingt et un francs. Tu vois, tu apprends plein de choses. Payé rendu timbré le passeport. La sortie ?

Facile, c'est dehors. Pas la peine de se retourner pour regarder les departures, tu n'as pas de billet de retour. Et puis Paris, pas d'amour depuis des mois, des amis dont tu te demandes si tu vas leur manquer, pas de revenus fixes et la pluie, alors très peu. Je suis désormais une artiste en tournée, ça passera trop vite. Dans trois mois, je reviendrai ici, j'aurai réussi ma métamorphose. C'est l'occasion de mener à bien ce projet fou qu'on a avec la fée, devenir minces, féminines et artistes. Le holidayinn pourrait être mon hôtel. J'ai envie de vivre à l'hôtel, c'est tellement décadent, follement chic, un rêve de petite main, l'occasion qui fait la larrone. Ne pas s'emballer.

Je dois récupérer mon bagage. Mon sac rose et gris, débarqué du tapis après cinquante tours, a la nausée. L'air perdu-retrouvé, il me fait la fête avec toutefois une nuance de reproche. Ce n'est pas le moment mec, faire bloc. Il reste une ultime chance d'échapper au sort terrible qui m'attend : que personne ne soit venu me chercher ou que le missionné, à bout de patience, soit reparti. Débarquée dans cette boîte en verre, caisson de décompression, j'y transite depuis une heure dix - 70 minutes, 4 200 secondes. Ce temps ici passé dans le hall des arrivées a pour but d'effacer en moi toute mémoire d'une vie antérieure. Je finis par m'accrocher à ce hall tout blanc qui a l'avantage de présenter encore une issue à rebours vers le monde d'avant tandis qu'au dehors s'étend un pays inimaginable. Je fais présentement l'expérience de la dualité et de la dématérialisation : mon esprit divague, mon corps va et vient autour, sans pilote, un vain sourire affiché en vitrine. Est-ce la perte de repères d'un moi déjà adulte qui se déstabilise d'un rien, comme la tante Jeanine qui part en vacances avec son oreiller ? Je redoute le moment où je franchirai les portes coulissantes vers l'au-delà, l'air libre, l'Arabie, cette obscurité touchée du doigt, trop dense comme...

comme quoi ? Poser mon regard quelque part et oser voir. Être là. Ne pas leur laisser l'avantage.

Miss Soul ? Moi ? Are you Miss Soul ? Un moustachu en pantalon m'aborde par mon nom. Comment a-t-il pu me reconnaître avec mon sari et ma pancarte ? Quoiqu'à côté de la plaque, je suis bien là, française, blanche, 25/30 ans, je corresponds au signalement. Et moi qui réponds yes, c'est mort. Il dit en anglais que je l'attends ici, qu'il va chercher the car. L'air libre, il s'agit bien de cela. Mes bagages et moi-même restons piqués sur ce trottoir, oranges sur fond noir. Juste ma tête qui bouge un peu de droite à gauche, puis à nouveau vers la droite, puis vers la gauche. Je ne pensais pas qu'il puisse faire aussi chaud sur Terre. Au moins 100°. Je ne m'y habituerai pas. Les pores de ma peau se contractent, hésitent avant de se lâcher, doutant de pouvoir produire suffisamment de sueur pour assurer leur mission fraîcheur. Comment peut-il faire à la fois aussi nuit et aussi chaud ? Manque de souplesse dans mon cerveau ou mollesse extrême : il va falloir intégrer de nouvelles données, remuer le moins possible et respirer par petites bouffées pour pas se brûler les alvéoles. Par petites bouffées j'essaie déjà d'admettre la réalité, je suis arrivée à destination. Si ce qui m'a fait rêver était un vol long courrier payé, j'ai eu ce que je voulais. Tout s'enchaîne décidément très mal, c'est-à-dire comme prévu. J'aimerais ressentir un résidu de l'excitation de ce matin à Roissy. Le minibus de l'holidayinn revient, prend en charge un autre équipage uniformément gai et blond. Allez au diable. Ils y sont déjà.

La voiture est de marque étasunienne, spacieuse et glacée, ça devrait être agréable mais rien n'est agréable, je n'aime pas les bagnoles et encore moins ici, ici je n'aime rien. Je voudrais juste respirer, je n'ai plus inhalé depuis la Crète, me réveiller en l'air mais je suis sous l'eau, si j'inspire je me noie. Vue depuis l'intérieur de la

conduite intérieure – jamais su ce que ça voulait dire mais ça pourrait désigner cette bagnole automatique-ci –, la couleur nuit fait chic autour du néon qui parade en rouge haut et fort que le trou du cul du monde existe, qu'on y est : Kuwait International Airport.

Le gars me parle. Il dit son nom, je n'entends pas. Est-ce que moi je parle ? Oui, je parle. Il dit it's nice living in Kuwait, c'est la meilleure, il croit que je vais gober ça. Je suis dans cette automobile qui roule à travers un paysage inexistant, peut-être une autre planète. Les êtres qui la peuplent ont pris forme humaine et je suis à leur merci, le cauchemar a déjà commencé.

Des voies express, des échangeurs virent et voltent autour de rien, ni ville ni campagne. Je me demande à quoi servent ces échangeurs qui n'échangent nulles parts, une route toute droite aurait fait l'affaire. Je suis très occupée à n'être pas là. On pourrait croire que je pense à quelque chose, mais non, j'exerce mes capacités à me volatiliser à force d'absence de consistance. Si j'y parviens, j'échapperai à tout ce qui m'attend, j'atteins l'illumination en économisant des années de méditation fastidieuse sur coussin, un sacré temps de gagné. Where is the french girl ? No french girl. Elle était assise là dans la voiture, et puis pof, évaporée. Ils auraient chargé Toni Banko de trouver une autre volontaire pour ce boulot dont aucune personne sensée ne voudrait.

Notre auto s'arrête derrière d'autres placées là pour nous empêcher d'avancer. Un feu arrière m'atteint pile entre les deux yeux. Je tourne la tête. De l'autre côté de la vitre, c'est dehors, peut-être ma chance. Je prends le temps d'hésiter, de peser le pour et de me cagner dessus avant de peser le contre, il n'y a pas un relief, pas un bosquet en vue où se planquer. Se jeter hors du véhicule, fastoche si les portes ne sont pas verrouillées, c'est tout

de suite après que ça se gâte quand il s'agit de semer ses poursuivants, le type est sûrement armé. Je renonce comme j'ai renoncé à tout dès la nuit tombée. C'est décidé, j'agis en pleine conscience, je ne m'enfuirai pas. Enfin pas ce soir. Je roule vers mon destin, je m'apprête à gagner mon pain au péril de ma vie en milieu hostile ; vu comment ça a démarré, il y a peu de probabilités que cette affaire soit une bonne affaire, lucidité ou pressentiment ? L'automatique qui nous précède met ses feux stop en veilleuse et avance de quelques mètres avant de nous les renvoyer à la figure. Moustache, mon chauffeur, lâche à son tour sa pédale, la voiture avance seule pour se coller à l'autre. Il dit, à moi, à qui d'autre, « Security ». Ambiance. Je ne suis pas pressée. Je tente d'ouvrir ma portière j'ai envie de savoir, la portière s'ouvre, le plafonnier s'allume oups je referme et je dis sorry je cherchais la fenêtre. Et pourquoi la fenêtre ? Pour l'air mmm... j'ai froid dans votre caisse frigo, je dis. Il répète, you're cold! Et il tripote le bouton de la clim'. On avance au pas. Kuwait Police. Avec le conducteur précédent, ça discute, échange d'objets, papiers sûrement. On ouvre le coffre. C'est à moi, enfin à nous. Moustache sort une carte pour lui et d'un geste me désigne au flic qui observe la passagère que je suis. Que voit-il ? Je fixe devant moi les feux rouges, moins rouges, deux points petits petits au loin. Mon passeport ? Oui of course – pourquoi suis-je polie, arrêter d'être polie, s'en souvenir. Le passeport passe du chauffeur au flic dehors qui le regarde dans tous les sens et puis qui me regarde, from France, yes, Paris, yes, l'arrogance, le pouvoir, rien que de très habituel, les hommes sont les mêmes, jamais meilleurs parfois pires. Le flic demande si j'aime le Koweït, question débile, je dis je suis arrivée ce soir mais ça me plaît forcément. Il dit welcome to Kuwait, il referme le livret bleu, je tends la main mais elle reste en l'air sans rien dedans car le passeport, escamoté, est

tombé dans la poche de Moustache. Il dit je le garde, vlaamm, Maxlamente poursuit sa marche en avant avec un petit sourire auto-satisfait, peu lui chaut, c'est un crétin inconscient. Comme moi. Je comprends que chacun de mes pas est un faux-pas, mais je continue d'avancer.

Quand au bout de cet entrelacs de voies asphaltées se dresse, quelque part qui aurait pu être n'importe où, un chapiteau bicolore éclairé de l'intérieur, j'ai le cul collé au siège en cuir beige. Comment faire de moi la personne capable d'incarner le personnage central d'une histoire partie devant sans m'attendre ? Elle est déjà arrivée au cirque quand moi je lambine et je m'apitoie. Alors pour me changer les idées je pense à la guerre, aux tremblements de terre, à l'Histoire en marche, entraînant par milliards des gens qui n'ont rien prévu de particulier à part vivre. Je m'avoue bien faible, bien lâche. Apitoiement + culpabilité, son inséparable alliée. C'est ma seule absence de réponse aux questions fondamentales qui affluent et me pétrifient. Dans l'espace, personne ne vous entend etc.

2

Ce chapiteau du Bahama Circus Shark Show correspond assez fidèlement à l'idée que l'on se fait d'un chapiteau de cirque, les lumières, la musique, assez gai par contraste. Tout n'a pas été englouti dans ce trou noir d'extrême gravité. Le spectacle va commencer, on dirait. Devant la porte en bâche bleue et jaune, un gosse blond vend des requins en plastique dans un panier d'ouvreuse. Hello. Il ne salue pas. Je tourne la tête vers l'homme petit et large à côté du gamin. Lui répond dans sa langue à lui et ajoute « Lothar », à peine aimable mais je vais me montrer souriante, question de survie. S'il y a aussi des blonds et des enfants ici alors... Alors quoi ? C'est la deuxième fois que je me fais cette réflexion sur les blonds, je suis en dessous de tout, j'ajoute la honte en plus. Peur + honte, inséparables alliées.

Mon gros sac ne roule pas dans le sable. Le gros sac et la valise Conn, des mains les emportent. Je ne les défends pas, je n'ai pas confiance mais je n'ai pas de plan b. Je me retrouve sous les gradins à patauger dans le sable, derrière un type mince aux longues jambes qui me met dix mètres dans la vue. Nous longeons par l'intérieur la toile du chapiteau pour ressortir plus loin entre deux battants, côté caravanes. Oh, voici la valise Conn et le gros sac à côté dans le sable ; ils me tournent

le dos comme je le mérite. Toutes ces mains inconnues qui les transportent, à force ils se demandent ce qu'ils attendent là, pourquoi ne les a-t-on pas déposés à l'hôtel où ils auraient pu se rafraîchir, changer de tenue, manger quelque chose, la journée a été longue, ils sont crevés. Ils aimeraient se désaltérer et puis aller se coucher. Surtout le grand sac gris et rose, avachi. Il n'ose pas dire tout haut ce qu'il pense tout bas. La valise noire est plus digne, plus rigide aussi.

Je souris mécaniquement à la dame à queue de cheval qui surgit et m'examine de ses yeux ronds. Longues-Jambes me la présente, Angela, prononcé Anguélia. Son regard vaguement impatient se fixe sur moi comme si j'étais un mode d'emploi en huit langues qu'elle espère ne pas avoir à lire. J'essaie d'avoir l'air cool, ce qui ne signifie rien de précis, ce qu'il me faut.

« Il » n'est pas là, dit-elle. Later. Je ne sais pas à qui elle le dit, je ne sais pas de qui elle parle, probablement du directeur du cirque dont le nom est écrit sur mon contrat, Jamie L. Baxter. Je réponds okay merci et je souris, normalement ça marche mais ici non. Pourquoi je dis merci ? Merci de quoi ? On ne m'a rien offert. C'est à moi qu'ils devraient dire merci. Merci de vous être donnée la peine de venir. On s'est bien gardé de vous dire que c'était le désert, vous auriez dû vous renseigner.

Je dis okay à tout, c'est de ma faute, okay je retourne m'asseoir, j'ai tout mon temps, je me régale. On ne me retient pas, on ne m'invitera pas à dîner je le sens et le quartier n'a pas l'air animé, il n'y a pas de quartier. J'abandonne mes effets où ils sont, je fais sans escorte le parcours inverse sous les pieds des spectateurs qui frottent le plancher, s'impatientent. Par l'entrée public, je jette un coup d'œil en arrière vers la liberté déjà hors de portée, m'enfuir ne suffira pas. Même si je crie dans la rue au secours, à moi les blonds ! – quelle honte –,

je ne dormirai pas dans le onzième arrondissement de Paris, ni ce soir ni.

Je me pose sur un fauteuil baquet en plastique, au sixième rang. Les gradins sont garnis de familles, des hommes en blanc, des femmes en noir et des enfants en mini-costumes trois pièces ou mini-robis à volants roses bleus verts mauves. Ce sont des personnes différentes de celles vues à l'aéroport, j'en déduis que ce pays est peuplé d'individus dont certains fréquentent l'aéroport et d'autres le cirque. Sauf s'ils ne sont pas réels, si on les a placés autour de moi pour que l'ensemble fasse plus vrai, pour qu'il y ait un décor au film gore dont je suis la prochaine victime, moi et mon petit vélo qui pédale en panique à l'intérieur de ma tête à ma recherche.

À l'emplacement où se trouve traditionnellement la piste, un dauphin nage en souriant, un dauphin, quoi. C'est parti, la musique d'ambiance change pour un tintamarre enregistré, pas d'orchestre, pas de monsieur loyal en frac et haut de forme. Une voix masculine monocorde annonce avec un épais accent germain, le premier numéro, from Portugal, Os Alves father and son. Sur la scène, un jongleur déplumé (father), fait tourner quelques quilles autour de lui et en laisse tomber pas mal par terre, puis un deuxième jongleur plus jeune (and son), lui donne la réplique. J'examine les visages de mes futurs collègues. Vais-je avoir envie de leur parler ? La réponse, merde, est non. Pourtant j'entretiens la réputation auprès de moi-même d'être plutôt une fille sociable et, à moins de mourir sur le ring, je finirai nécessairement par les fréquenter tous. Quand ? Le temps s'est distendu. Je ne suis pas en mesure d'envisager un quelconque futur. Tout se déroule dans un présent visqueux depuis qu'on ne me demande plus mon avis : le temps juxtapose les événements selon une logique implacable depuis que je n'ai plus le choix, c'est ce qui me

trouble le plus, plus que la chaleur, plus que l'eau qu'on ne m'offre pas. J'ai posé le pied dans un autre monde, le monde des Indiennes à pancarte. Vais-je dormir, manger, rire, me faire des amis, questions d'une môme qu'on envoie en colo. Un magicien produit quelques illusions connues puis un clown de petite taille fait une entrée par les gradins et me dit personnellement bonjour en français avec l'accent espagnol, je suis repérée, ils savent que je suis arrivée, ils s'attendent à quoi. Later. Les numéros sont corrects, peut-être même de bonne qualité. La dresseuse du dauphin ne sourit pas puis c'est l'entracte.

Longues-Jambes a reparu : quelqu'un veut me parler, ha. Soit il a dit someone soit je n'ai pas compris. Je suis seule, mais surveillée. Dans ma bulle, plus là-bas mais pas encore ici, je ne suis pas capable de distinguer si cette manière locale de s'occuper de moi traduit des égards ou du mépris. Avec le numéro suivant en arrière plan, someone se présente, Ahmad Al-Hayat, tout de blanc vêtu comme arthur-le-fantôme-passe-murailles, avec moustache noire et regard intrusif. Je me répète Ahmad Al-Hayat pour mémoriser, si c'est bien le nom qu'il a dit. Il me demande comment je vais sans attendre de réponse puis annonce qu'à la fin du spectacle, after the show, je ferai un essai dans la fosse aux requins. Ce soir ? En fait je suis un peu fatiguée et je pensais que je pourrais aller à l'hôtel me reposer et commencer plutôt demain avec les requins, balbutié-je à mon tour. Enfin non pas à mon tour, parce que lui ne balbutie pas. Il me transperce de son regard de plomb et me sonde jusqu'au tréfonds. Il faut écouter cet entretien car il va s'apercevoir que j'ai envie de mourir précipitamment. Qu'ils jettent ensuite mon corps aux requins ce soir même, ce sont eux qui m'essaieront. Heureusement la lumière n'est pas forte. Après avoir misé sans succès sur l'invisibilité totale, la transparence, l'évanescence, je tente

l'opacité. Je dois installer un système de brouillage sur ma pensée. Je souris encore et encore pour combler un vide, ou le fabriquer. Va-ce suffire ? Pas à échapper aux requins.

Pas d'égards, du mépris.

J'boirais bien un coup. Si seulement on m'avait proposé un verre d'eau, j'aurais pu croire que nous faisons partie d'une même humanité. C'eût été une erreur de jugement. Que fait la fée en ce moment ? Il faut que je lui dise que c'était mieux de rester que de partir. Il faut que je lui dise que je reviens (sur ce que j'ai dit). Les requins, ce soir ? Et ma soif, et ma faim ? J'ai chaud, j'ai sommeil, je je. Pourrais-je dire no ? Je ne saurai jamais ; je n'ai jamais osé me rebiffer, résister, refuser l'obstacle, ils l'ont deviné.

Certains artistes de la seconde partie sont les mêmes mais affublés de costumes et de noms différents, le magicien-et-sa-femme fait fakir dresseur de crocodiles, elle montreuse de serpents, le petit clown est devenu funambule. Quelques nouvelles têtes aussi, un jeunot s'agite en équilibre sur des cylindres, de plus en plus haut, de plus en plus de cylindres. Puis noir piste. Thème 20 000 dents sous les mers. Un garçon à galons soulève les grands volets en fond de scène, et dans la matière bleue de l'eau bleuie par la lumière bleue, un requin nage, un seul. La silhouette du monstre carnivore se dessine à contre-jour dans le bleu. Une naïade s'immerge, évolue un moment de gauche à droite, de droite à gauche, prend des poses, fait des pauses, continue un moment et ressort indemne. Vient saluer en peignoir pailleté, petite sirène aux cheveux attachés, from London, Juliet ! C'est mon numéro, fichtre. L'argentin danseur de malambo fait tourner des boules en feu, la trapéziste from Bucarest, l'air gai – chercher son secret – a de jolis pieds. Mon vide intérieur se remplit de pensées effrayantes puis c'est le charivari final.

Les spectateurs quittent les gradins, les hommes tenant les enfants par la main, les femmes en arrière-plan. Se mêler à la foule et se tirer en douce... sauter dans une voiture, « à l'aéroport, vite » (to the airport, quick...) Oui mais pas de billet. Pas d'argent. Pas de passeport. On oublie. Sans me presser puisque la hâte et l'enthousiasme sont morts en moi, je descends les gradins, contourne la piscine depuis laquelle le dauphin, d'un œil, m'accueille puis j'écarte la bâche. Je me rends.

L'Angela aux yeux ronds me laisse entrer dans sa caravane, later c'est maintenant. Un homme est assis dans l'obscurité, noir sur fond noir. Je tends la main, hello, je suis Charle, hallo I am Jamie, prend dans sa main ma main puis la restitue. Je sors mon contrat gardé près du corps, c'est semble-t-il, le moment. Il jette un œil au papier, l'écarte du coude. Later (c'est lui). Now, go with Juliet, you swim with the shark. Je ne dis toujours pas no mais probablement ah jouant mal la fausse surprise ou peut-être rien et me laisse conduire. Mes sacs sont au plus bas, je détourne le regard. Juliet, la naïade aux cheveux tirés, me guide vers ce qui semble être une remorque à quatre portes. Dans une sorte de wagon-lit T2, la loge, je me change. Le grand sac gémit en s'ouvrant. Il est glacé dedans. Je touche les tissus, émue, je sens l'air de Paris resté piégé, je sors le peignoir, le maillot une-pièce, la trousse de toilette. Vu d'ici, j'ai l'air d'inventer, mais pas besoin, ils ont tout prévu, ils sont de mèche, le fantôme à moustaches, le directeur, sa femme et Juliet la jeune fille aux joues creuses qui dit yes, no. Elle aussi attend la fin du chapitre, comme moi.

Et dans le lointain passé, hier soir, le dîner en terrasse, la fée à Roissy, la fermeture éclair ouverte, mon F2 dans le onzième avec les camions qui chargent et déchargent non-stop sauf le week-end, me manquent. Je suis à mille miles de mon quartier.

Douche, porte à côté. Ne pas se brûler, laisser couler. Pas de savon pour ne pas intoxiquer le requin (idée). Ne pas souffler, ne pas gaspiller l'air tempéré réfugié dans le fond de mes alvéoles pulmonaires, apprendre comment respirer l'air d'ici avant de terminer l'autre, pour ne pas m'asphyxier. Se dominer. Y aller. Couper l'eau, enfile le maillot.

Les guirlandes multicolores sont éteintes et la bande son se réduit à la rumeur de circulation automobile qui unifie le monde. Juliet m'entraîne vers le camion aquarium, lourd loquet, lourde porte, éclairage fluo, escalier. Dans le bassin, tranquille, tourne le requin. Il passe tout près ; l'aileron, la peau du requin, ce qu'on en dit, ce qu'on en sait de la peau du requin. Lemon shark dit Juliet. Un gars en bleu salue Salut ! en français, sans accent mais avec un œil complice, un œil ou l'autre parce qu'il louche fort, Ernest. Moi c'est Charle. C'est un prénom de garçon, je sais, je dis. Noir salle. Ce sera bientôt le moment de se distinguer du commun de l'humanité qui jamais ne nagera avec un requin. Lui, il tourne plutôt en rond et près de la surface, toi tu restes au fond et au milieu sinon he bites you. Juliet met sa main en forme de mâchoires et frappe ses quatre doigts contre son pouce en disant he bites you (il mord). Tu ne le quittes pas des yeux, tu ne le touches pas sinon he bites you. L'affaire de deux minutes et ensuite plus rien ne sera pareil. Si je m'en sors, j'en aurai une bonne à raconter pour le restant de ma vie. À condition primo que le monstre n'ait pas le mauvais goût de me bouffer, tap tap (les doigts de Juliet), secundo, que j'aie l'occasion de raconter ça, quand ? où ? à qui ?

Quand le requin tourne le dos, go, c'est le moment de glisser dans l'eau, lentement. L'eau est fraîche, bonne surprise. Station 1 debout au milieu du bassin, surveiller le requin, tout le temps, le tenir à l'œil, s'équiper du masque bouteille détenteur puis immersion. Station 2,

au fond, je respire l'air de la bouteille, bulles. Le requin passe au-dessus de moi, je vois son ventre clair, son œil fixe et dans sa gueule entrouverte, ses dents nombreuses, petites et pointues. Il s'éloigne, tourne, revient vers moi, j'attends qu'il passe, je crois que ça suffit comme ça, je remonte, Juliet me refoule, il faut évoluer maintenant, en restant près du fond et sur l'axe central du bassin. Quand il s'approche, je ne bouge pas, quand il s'éloigne je nage derrière lui en ne faisant pas trop de remous. Station 3 au bout du bassin, il pivote au-dessus de ma tête, je me tords le cou pour ne pas le perdre de vue. Il me regarde aussi. Je nage à rebours les quelques mètres. Station 4 = station 1, j'ai le droit de sortir. Je laisse la bête me dépasser, je me hisse hors de l'eau en rang serré sans rien laisser traîner derrière comme un pied. Pour ma première mondiale, deux témoins. Le chapiteau est éteint, le dauphin placide s'étire dans son eau, le silence et la nuit lui conviennent, il digère son poisson. Faudra que j'écrive ça à la fée, ce soir ou demain matin, oui, j'écirai et je donnerai la lettre à Juliet qui la postera de London. La fée me répondra. C'est un joyeux projet, une lettre, tout de suite, point virgule ; je mettrai dedans deux trois idées à sauver illico du désastre.

Je ressors de là avec un peu de tonus, effet astringent du stress suprême une fois passé. Tu vois, tu y arrives. Cinq heures que tu es là, le temps passe quand même. Il suffit de faire ce qu'il y a à faire. Plus que 5 fois ça, multiplié par 30 jours fois 3... 90.5 fois 9... 450 fois 5 heures, et je rentre chez moi, métro Saint-Ambroise. Plus qu'à décompter 449, 448, 447 fois ça et des poussières. Ça fait déjà si longtemps que je suis là, j'ai vieilli c'est sûr, plus d'une dizaine d'heures – elles ont compté cent –, d'ici peu je serai lyophilisée. Où est moi-même ? Dans l'ordre il y a maintenant une deuxième douche, savon

autorisé. Dans la trousse de toilette, m'attend un petit papier plié, l'écriture de la fée,

« Le lundi c'est piscine »,

je souris une dernière fois avant qu'on m'annonce que ce compartiment-couchettes n'est pas ma loge d'artiste mais mon logement. But l'hôtel ? No hotel. La nouvelle aurait pu m'abattre si je n'avais pas été terrassée depuis des heures. Trois mètres sur deux : la place du lit une place (deux couchettes superposées) et juste de quoi passer à côté. Un climatiseur qui vibre au-dessus de la porte et goutte dehors.

Où sont passés les jongleurs, trapéziste, funambule, clown ? J'ai faim bordel qu'est-ce que j'ai faim, et soif. Rien avalé depuis que j'ai renversé mon café en l'air. Il est 23 h 30. Sociable comme tout, au lieu de tout envoyer péter, je fume en compagnie de Juliet dans la caravane de Britney et Stefan, respectivement dauphin et otaries, en couple semble-t-il. Pas un coup à boire, rien. Juliet bavarde comme font les dames d'un certain âge en Angleterre. Ce qu'elle raconte ne m'intéresse pas, sauf un truc, son passeport on lui rendra à l'aéroport.

Ils gardent les passeports.

Je n'écoute plus, ma tête est une usine à pensées négatives. Juliet exhibe d'affreux bracelets dorés qu'elle vient d'acheter. Temps mort, je pose ma question : on m'avait parlé de deux requins. Le nurse shark est mort avant-hier, dit Juliet. Je me demande si pour un seul requin je serai payée pareil. Bien naze à 1 heure du matin, je les quitte et franchis les vingt mètres vers mon logement de fonction. Certaines caravanes sont éclairées. Chacun chez soi. Qui sont ces gens, à quoi sont-ils donc occupés ? Je laisse mes sandales dehors à cause du sable. Avec mon sac éventré au milieu, on ne peut plus poser les pieds sur le plancher du cagibis. Je le tasse un

peu d'un côté mais il veut pas. En fille sage, je vais me laver les dents. Dehors.

Dialogue Juliet Richards/Stefan Petersen

03/07/88

Bahama Circus Shark Show. Ils sont jeunes, vingt-deux et vingt-six ans. Devant le camion des otaries, ils parlent anglais. Elle a les cheveux blonds tirés en queue de cheval, un accent cockney. Il a les cheveux châtain courts, en toupet, une fine moustache, un accent scandinave.

Juliet : Tu n'es même pas triste.

Stefan : Crois-moi, c'est pire pour moi.

– Hypocrite, je te vois, tu lui souris.

Stefan ouvre la porte du camion des otaries.

Stefan : Non, je ne lui souris pas. Je vais lui parler.

Juliet : Tu lui diras quoi, « Écoute Brit, je te quitte pour Juliet » ? Elle m'en voudra à mort.

– Tu ne seras plus là, qu'est-ce que ça peut te faire.

– Tu viendras quand ?

– En août, j'ai dit, je finis mon contrat et je te rejoins.

Stefan monte dans le camion. Les otaries remuent et couinent un peu.

Juliet : Tu as écrit à tes frères ?

Stefan : Pas de souci, ils vont me trouver un engagement mieux qu'ici c'est pas difficile.

– Angela m'a emmenée chez le médecin.

– Le médecin, un homme ?

– Un homme ou une femme qu'est-ce que ça peut faire...

– Pourquoi un médecin, tu es malade ?

– Non je ne suis pas malade, c'est autre chose.

– Tu as quoi ?

Stefan descend du camion.

Juliet : Je ne suis pas malade, je suis... devine

Stefan : ... Enceinte ! Tu n'es pas enceinte ?

– Si.

- Merde.
- Quoi, j'ai l'âge.
- Ah mais c'est pas possible, qu'est-ce que je vais faire ?
- Toi, qu'est-ce que TU vas faire ? ? Qu'est-ce que ça change ?
- Ça change tout.

Stefan referme la porte du camion.

Juliet : J'en étais sûre, tu ne vas pas quitter Britney, tu es faible, en fait.

Stefan : Chhh ne crie pas ! non je ne suis pas faible.

- Tu mens, je le savais : tu ne m'aimes pas, tu ne veux pas de mon bébé.

- Ho, une minute, laisse-moi réaliser. Un bébé, c'est trop tôt.

- Tu disais que tu m'aimais, les autres y arrivent, pour quoi pas nous. Ce bébé, je m'en occuperai, on travaillera, ce sera notre bébé.

- Juli tu me... Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

- Toi tu vas faire quoi ?

- Moi ? ... je te rejoindrai je t'ai dit.

- Ok.

La jeune fille sanglote à voix basse, comme un petit animal. Le jeune homme la serre contre lui, caresse ses cheveux, un peu hésitant, inquiet.

Stefan : C'est mieux que je rentre maintenant. Je t'aime Juli.

*

J'ai le dentifrice et la salive au bord des lèvres, besoin de cracher, je crache par terre. Dans le cabinet de toilette, je rince ma bouche au lavabo, après coup je me demande si l'eau est potable. Le mustelabébé m'érupte à la figure, normal, la crème hydratante sent chez moi. Un nouveau papier s'échappe de la trousse de toilette, mes colis sont piégés :

« Ne pas craquer », ne pas cracher.

De retour dans le compartiment, la lumière est éteinte, Juliet est couchée. Je franchis mon sac hagard et je m'allonge au jugé, pas la place de tomber à côté. Fatiguée, envie de dormir mais pas de me réveiller. Quoi rêver ?

10 heures du matin, la douce Juliet revient à la charge avec son dangereux poisson. J'ai rêvé ailleurs, d'autre chose, mais le soleil est là dehors, à déverser sans compter sur le camion une tonne de rayons qui giclent sur un pan de mur en béton. Ça alors, pas envie de me lever. Ni aujourd'hui ni plus du tout. Une chance que la nuit me réserve encore des histoires tempérées. Allongée je reste, quelques minutes en moins debout à ne pas savoir où me mettre.

De ma serviette de bain, la grande, un papier tente de s'échapper.

« Serviette (mode d'emploi) : s'allonger dessus pour bronzer sur les plages irisées de Santruginus V ou pour dormir sous les étoiles qui embrasent le monde désert de Krakrafoon'. »¹

Petit crochet par l'extérieur entre cabine à coucher et cabine à doucher. Ouaaah, cette chaleur, un choc. À chaque fois, ce serait un choc. Recourir aussi souvent que possible à sa serviette, « the most massively useful thing an interstellar hitchhiker can have »². Aucun être humain en vue dans le désert de Krakrafoon, plus moche le jour que la nuit, dis donc. Rien à se mettre sous les yeux. Mon wagon-lit est de couleur rouge en façade, un rouge tanné. De loin personne, de près personne. Où sont les habitants de ce parc de loisirs ? Derrière les petites fenêtres à rideaux, nous regardent-ils aller et venir ? La silhouette légère de Juliet imprime à

1 Douglas Adams, *Le guide du routard galactique*

2 « ...sans doute l'objet le plus vastement utile que puisse posséder le voyageur interstellaire. » Ibid. en V.O

peine ses semelles dans le sable, sans bruit, sans fumée. Second volet du programme de formation : vingt pas vers le chapiteau, dix-huit pas retour vers la douche, deux pas vers la piaule et stop ; l'univers s'est considérablement rétréci, c'était bien la peine d'aller en orient. Juliet me surveille, Ernest surveille le requin. Le requin ne se formalise pas, il reste lui-même. Le requin était le but. Pour le requin, il n'y aura pas de problème.

Je dis j'ai soif. Juliet propose de me conduire à l'eau là-bas. Je cheminerai donc dans le désert vers le point d'eau. Oui mais pas comme ça, pas en short : pour sortir, il faut passer la tenue islamique, couvrir les genoux et les coudes. Une médiocre jupe Tati et son sweat-shirt assorti manches longues à 29,90 F l'ensemble feront de moi une disgracieuse ombre noire qui pourra enfin boire. Juliet ne me lâche pas, trop peur de me perdre ou que je m'enfuie, sinon macache l'avion de la britishairways. Mais mon plan d'évasion n'est pas au point, enfin si, au point mort. Assassiner Juliet, usurper son identité, prendre l'avion pour Londres. La température extérieure est tellement élevée qu'il n'y a pas de différence entre ombre et soleil ; raser les murs quand murs. Après le terrain de foot en moquette gazon vert sablé, la forme monumentale d'un stade dont il faut contourner les tribunes par l'extérieur et là-bas le robinet d'où jaillit l'eau artificiellement mais réellement glacée. Fastoche. Faudrait une gourde, kit de survie.

L'eau courante, sur le visage, sur la tête. S'installer là, sous le robinet et laisser couler. Juliet propose de pousser jusqu'au supermarket. Entre le stade et rien, une barrière rouge/blanche ; Juliet salue assalamouara-leikoum le bédouin en faction, j'imité, il nous regarde comme si nous étions échappées d'un cirque. À quoi sert la barrière, est-ce pour entrer ou sortir du stade ? du cirque ? du parking ? Nous traversons l'esplanade vide jusqu'à quelques cubes posés là à usage commer-

cial : supérette et Hardee's, le fastfood. Juliet m'escorte, plus garde-corps ou garde-fou que compagnie. La supérette est climatisée aussi, avoir frais et bientôt manger quelque chose. Les prix sont illisibles, mince même les chiffres ! Apprendre les chiffres. Flotte, flotte, flotte, pommes, tucs, clopes, c'est cher, à vingt francs et quelque le Kuwait-Dinar. Ne pas dépenser d'argent parce que sans plaisir, c'est gâché. Le garder au cas où, un jour, je puisse rentrer. Riche. 70 KD par semaine : ça fera $70 \times 21 = 1470$ F. Par semaine. Fois douze semaines, pas mal. Admettons que j'en dépense un peu, dix pour cent, j'aurai un pactole, plusieurs loyers d'avance. Seconde pause dans l'air conditionné du Hardee's, au programme de cette excitante première sortie : pepsi ou sevenup ? J'essaie d'être normale. Je (la fille qui, hier à cette heure-ci, était dans l'avion à boire du champagne empoisonné, avant hier chez Hélène à raconter des conneries) demande à Juliet : qu'est-ce que tu fais la journée ? Juliet parle pour ne rien dire c'est-à-dire pour dire rien, nothing. Elle laisse les heures s'écouler en buvant du pepsi, parfois du sevenup et en fumant des benson&hedges, beurk les benson&hedges. Elle fait deux courses, le ménage et puis s'invite dans la caravane à côté pour passer avec Britney, Stefan, ses amis dit-elle, ce qui reste de temps jusqu'au premier spectacle. Passer le temps. Jamais je n'ai cherché quelque chose à faire pour passer mon temps, surtout pas des courses et du ménage. J'en ai toujours fait autre chose de mon temps, je n'ai jamais eu assez de temps pour faire tout ce que j'avais envie de faire. Est-ce que, à ne pas faire ce que Juliet ne faisait pas, le temps passait ? Faut croire : elle dit qu'elle fait ce numéro depuis six ans, au Bahama Circus Shark Show ; quel âge a-t-elle, 22 ans et moi 26 trois-quart, bientôt 27. Il y a eu deux autres requins, un américain, mort en Irak et l'autre jeudi dernier. Ainsi quotidiennement, invariablement, en bout de course

solaire, arrive l'heure du premier spectacle, l'heure du second spectacle puis celle du coucher en bas ou en haut. Les représentations s'interrompent lorsque le cirque change d'emplacement. Ah tiens. Dans ces périodes-là, quand on ne joue pas, il n'y a plus que l'heure du coucher à attendre, drôle de jeunesse. Six années de sa vie, entre 16 et 22 ans, à ne rien faire d'autre que ce numéro ; soit ce numéro, soit rien. Ses parents ont dû la vendre.

Sans avoir besoin de lui demander – je m'en fiche sauf que je voudrais être sûre qu'elle reviendra dans trois mois –, Juliet dit qu'elle rentre à London pour le divorce de ses parents, il n'y a aucune émotion dans sa voix, faut dire, s'ils l'ont vendue. Ce soir, Juliet touchera son fric, elle l'a dit à Britney et Stefan au cours de cette merveilleuse première soirée qui en promet d'autres du même style.

Juliet se tient très droite, cheveux tirés, ne laisse rien dépasser. Le nez dans le gobelet thermos au fond duquel flaque un jus de café, je n'en mène pas large. Rentrer moi aussi. Mai-zon. Je regarde Juliet avec envie, je n'arrive pas à croire que cette fille assise face à moi atterrira demain soir en Angleterre, tant l'Angleterre ou toute autre région du monde, de mon monde, semble d'ici hors d'atteinte. Leçon 1 : le monde n'est pas ce qu'on croit. J'aimerais être sa brosse à dents pour repartir avec elle, à Londres pourquoi pas, même péteuse, n'ayant rien fait, ni rien à raconter à part deux brèves baignades en aquarium dont je leur fais cadeau pour solde de tout compte. Je préférerai oublier. Faire serveuse, habiter tent city, ça m'ira. Quand je rentrerai à Paris fin septembre, on me dira tiens tu n'as pas beaucoup bronzé, je répondrai il n'a pas fait beau.

L'établissement de restauration rapide ayant délivré tout le réconfort possible, le café bu jusqu'à la lie, nous rebroussons poil pour traverser dans l'autre sens

les étendues de macadam en fusion, sable dans les sandales, salamalek au planton. Entre deux maisons mobiles, une femme maigre, au cheveu noir, à la bouche dorée, trimbale des panières en plastique chargées de linge. Juliet s'arrête, bref échange, deux prénoms, elle s'appelle Magda, c'est la frau de Lothar, la mère des gosses blonds.

« Ne pas craquer », comment la fée a-t-elle deviné ? Normal, elle est fée. Non, même fée, elle ne pouvait pas imaginer. Seule dans ma cage, je me prépare à passer cet après-midi avec rien à faire, à ne rien faire, à voir ce que ça fait. Écrire à la fée et donner la lettre à Juliet, avec une adresse où me répondre. Quoi d'autre, apprendre les chiffres arabes – je croyais que c'étaient les nôtres, les chiffres arabes – grâce aux numéros écrits sur les portes des tribunes du stade, si ce sont bien des numéros.

15 heures. Depuis l'endroit où elle est quand elle est ailleurs, Juliet vient me chercher pour le ménage, quel ménage ? Tu vas voir.

- Primo, demander la clef à Angela. Juliet frappe à la porte de la roulotte du chef, je reste à distance tant qu'ils ne savent pas à qui ils ont affaire, il va falloir me décider vite pour une attitude, docile ou hostile. Si ça se trouve ils ont plus peur que moi mais ça m'étonnerait. Et puis les animaux qui ont peur sont dangereux. Je sens bien que je manque d'expérience. Il manque des galères sur mon CV, de la misère, de la violence, des drogues dures, des grossesses non-désirées. Merde je ne connais pas la vie, elle me saute à la gueule. J'ai grandi sous la protection de l'État providence qui m'a garanti que tout se passerait bien si j'étais bonne à l'école. Ici il va falloir inventer des techniques, essayer des trucs nouveaux, d'abord les concevoir puis les appliquer. Angela sort la tête, m'expédie un coup d'œil arrondi pour

vérifier que je suis bien là, et donne la clef à Juliet, sans un mot, si Ja. Une once d'inquiétude dans cet œil rond ? Je ne sais pas interpréter son regard, peut-être sans intention, au mieux sans intention. Est-ce l'expression d'une véritable interrogation : une Parisienne sait-elle tenir une éponge, remplir un seau ? Voudra-t-elle ? Résumé : ce n'est pas écrit dans ce contrat à deux balles, je n'ai rien signé pour le ménage. Ils n'ont rien signé non plus mais ils ont le pouvoir, l'argent du billet de retour et le passeport, fuck eux.

Hostile.

En ai-je les moyens ? Si je me rebiffe, qu'est-ce qui peut m'arriver ? Tout, tout peut m'arriver. Après un rapide bilan chiffré, mon capital se limite à mon instinct de conservation.

Docile.

Je ne suis pas moins consciente du danger qu'une proie face à des prédateurs. Sauf que je n'ai pas appris quand se battre, quand se sauver.

- Secundo, grâce à la clef magique, accéder aux accessoires, seau, éponges, raclette à vitres. Juliet est attentive à bien tout dire, à enseigner comme on lui a appris à elle, sans aucun humour. C'est l'humour qui manque là maintenant tout de suite, rigoler pour leur faire croire que je suis forte, que ça me va très bien comme baigne ; j'ai le rire salement coincé dans la gorge. Juliet précise qu'il faut sortir l'éponge et la raclette du seau AVANT de remplir. Ouvrir la porte de la remorque aquarium avec la clef, j'y arrive, porter le seau d'une main, la raclette et l'éponge de l'autre, j'y arrive. Avec Juliet sur mes talons, j'apprends le travail. Le travail, c'est un enchaînement de gestes qu'on est payé pour faire, ce n'est pas une question d'intérêt, d'investissement personnel, de motivation, de satisfaction, c'est une suite d'actions à exécuter dans un timing déterminé par d'autres. L'eau qui brûle, le seau qui pèse. Dans la

remorque, commencer par les filtres, de gros cylindres qui produisent des bulles. Laver à l'eau tout ce qui est visible du public quand les volets sont ouverts pour le show, puis les tuyaux, les parois, les escaliers. Les tuyaux, coursives, rambardes sont peinturlurés en bleu, des couches et des couches de peinture écaillée comme sur un vieux chalutier. Finir par les vitres de l'aquarium qui ouvrent en façade en fond de scène. Sous les volets, je tombe nez à nez avec le requin-citron, sorte d'intello parmi les requins. Lui aussi tourne en rond dans un espace restreint sans espoir de liberté, je lui souhaite de n'avoir pas idée de ce qu'est l'espoir ni la liberté. Il ne fait pas vraiment peur, n'a pas la bave aux lèvres, il a seulement l'air d'un poisson dans un bocal, gros poisson, gros bocal, meilleur second rôle du film d'horreur. Il nage circulairement, c'est ce qu'on attend de lui. L'eau brûlante bien étalée rafraîchit un peu, me rafraîchit, je passe la raclette sur la vitre, Juliet fait remarquer des traces, je racle mieux. Je vérifie à lumière rasante. Reste à rendre la clef à Angela en frappant une nouvelle fois à la porte de la caravane.

Il n'est que 16 heures. Le soleil plafonne, vorace. Ce soir je plongerai au deuxième spectacle. Si je fais ce qu'on attend de moi, demain, Juliet s'en ira, je passerai titulaire, je pourrai choisir entre la couchette du bas et la couchette du haut. Je parle de ma lettre. Juliet ne sait pas si le cirque a une adresse postale, j'en déduis qu'elle n'écrit à personne, que personne ne lui écrit. Elle remplit sa valise, je regarde ailleurs, j'essaie. Elle dit haut mais pas fort qu'ici, pour ne pas avoir d'ennuis, il vaut mieux ne parler à personne, ne rien demander, ne pas se plaindre, ne pas protester. Voilà son message, elle ne me veut pas de mal probablement. Moi je dis encore okay, j'understand. C'est donc ça les deux sillons creusés entre ses joues plates et ses lèvres serrées. Pour ne pas avoir d'ennuis ? C'est pas déjà des ennuis que j'ai ?

me questionne-je. Donc, c'est bien ce que je pensais sans le penser, attendre que ça aille mieux pour dire que ça ne va pas, attendre avant de parler de savoir quoi dire à qui, quand, comment. À défaut d'amis, ne pas se faire d'ennemis.

Dialogue Angela B./Ali Al-A.

04/07/88

Bahama Circus SS, Mansouriya, Koweït. Ils parlent en anglais international. L'anglais d'Ali est métissé d'accent arabo-britannique. Angela a un fort accent germanique.

Angela : Ja, Ali.

Ali : Est-ce que je vous dérange, il faut que vous parle.

- Parle.

- Il vaudrait mieux marcher un peu.

- Non ici, ici c'est bien.

- Dedans.

- Dedans, toi fou ? Ici.

- Une autre fois, alors.

- Wait. Je dois vérifier la caisse à l'entrée, la porte ne ferme plus, ils disent, viens avec.

Ils traversent le terrain.

Angela : Qu'est-ce qui passe ?

Ali : J'ai des nouvelles de Bagdad, on y parle du cirque.

- Ah ? Bagdad, pas bon souvenir, brr. Quoi alors ?

- Des amis là-bas disent qu'un homme proche du président recherche une femme du cirque.

- Ah ? ... Notre cirque ? Comprends pas.

- Oui une femme du Bahama Circus, il veut la retrouver.

- N'importe quoi. Pas important.

- Si, il s'agit du fils.

- Fils de qui ?

- Le fils du président.

- Connais pas. Pourquoi vous parlez à moi de ça ?

- C'est un jeune homme puissant, grâce à son père.
- Comprends pas, pourquoi ce cirque ?
- Le Bahama Circus est le seul cirque qui a joué à Bagdad.
- Pas une bonne idée, Bagdad, ils doivent toujours de l'argent à nous. Désolée, jamais vu aucun fils de président.
- Je vous crois Angela, il y a sûrement erreur mais là-bas c'est le clan du président qui commande. Le fils aîné, Oudaï, on l'appelle Abu Sarhan, le Loup. C'est un enfant gâté, violent, imprévisible, mes amis ont peur pour leur vie, je dois les aider. Et vous aider, il y a peut-être du danger.
- Stop Ali ! Cette femme, qu'est-ce que vous savez ?
- Une Européenne, une artiste, c'est tout. Vous vous souvenez peut-être de quelque chose ? À Bagdad, il y avait des sorties, des fêtes ?
- Rien du tout. Pas de fête à Bagdad, couvre-feu, bombardements ! Ou alors pas au courant. Moi je suis une mère de famille, Ali, je ne fais pas la fête avec des inconnus.

Angela manipule la serrure de la guérite qui sert de caisse, ajoute de l'huile.

Angela : Ach ça coince, Scheiße !

Ali : Et les jeunes... Juliet, la sharkgirl, elle ne sortait pas ?

- Pourquoi Juliet ?

- Juliet part demain, après ce sera compliqué, alors si vous pouviez juste lui poser la question ?

La serrure cède.

Angela : Voilà ! Les hommes sont idiots, cette serrure est bonne. Juliet part à Londres pour affaire de famille, puis elle revient.

Elle chuchote : Ali, pas de secrets au cirque, nous vivons côte à côte. Crois moi, il ne s'est rien passé à Bagdad entre une femme du cirque et le Loup, impossible !

Angela revient sur ses pas, toujours suivie d'Ali.

Angela : Et vous Ali, vous restez encore longtemps à Koweït ?

Ali : Tant que Jamie a besoin de moi pour ses affaires.

– Pour ses affaires, ha oui. Vous Ali, vous avez besoin de ce travail ?

– Oui.

– Alors oubliez ça, n'en parlez à personne, rien à Jamie ! Vos amis, qu'est-ce que vous leur dire, Ali ?

– Je vais leur dire que c'est impossible.

– Voilà.

– Ça suffira pour qu'ils laissent vous tranquille ?

– Pas sûr.

*

5 heures et quart, j'ai dormi et il est 5 heures et quart. Valise fermée en position debout, Juliet est sortie. La lumière a changé, un coup d'œil au ciel, il est gris, des nuages, peut-être de la pluie ? ? Je sors toute excitée, peut-être un véritable événement, de la pluie prête à tout mouiller. L'odeur aussi est différente, le sable dégorge un parfum de brûlé. Je cherche quelqu'un à qui demander une explication du phénomène tiens, la Britney du dauphin, est-ce que ce gris c'est la pluie ? Tintin, répond Britney, pas la pluie, non, le vent de sable (les dialogues sont traduits direct de l'anglais sans faire de chichis). La chaleur solide que balaie l'air brûlant, vous la plaquant au corps. C'est la cuisson à la broche au lieu de l'étouffée. Angela surgit, me tend un morceau de feuille où est manuscrite l'adresse courrier, c/o Ahmad Al-Hayat P.O.Box tant, etc. Safat, Kuwait. Je dis danke – quatre ans d'allemand.

Enfin le chapiteau s'anime, d'êtres humains, pour être précise. D'une humeur que je compose enjouée, tâchant de ne pas trembler ni trébucher, je me présente à l'entrée des artistes, à peine livrés de l'Hôtel... car l'Hô-

tel existe, il y a, ailleurs, en ville (une ville ? des rues ?), l'Hôtel ! J'avais imaginé un job de rêve, une chambre spacieuse avec balcon à l'aplomb de la piscine où s'ébattait une joyeuse bande de joyeux dauphins, le soleil généreux qui dorerait ma peau, trois mois aux Bahamas grassement payés. Exit les Bahamas, le marineland et les joyeux dauphins, exit la joie tout court, il s'agit aujourd'hui de tout tenter pour un maigre lot de consolation, une chambre d'hôtel dans le désert, le balcon semble moins indispensable. Obtenir une chambre à l'Hôtel sera l'objet de mon combat, un combat légitime.

Ces artistes, loin de porter sur leurs visages les stigmates du bonheur que procure la jouissance d'une résidence paradisiaque et dans leurs yeux l'éclat de ses fastes, ont plutôt l'air de bagnards en transit vers leur tas de cailloux. Ils soufflent, soupirent, grognent. En coulisses, tables à maquillage, costumes suspendus. Je reconnais les trois Portugais, le papet et ses fistons, jonglage et équilibre instable, les Colombiens, le clown funambule et sa fille cordiste, l'Argentin danseur de malammmbo, la trapéziste roumaine aux jolis pieds et le deuxième clown, un moustachu qui ressemble à Séraphin Lampion en plus gros avec dans l'œil juste la trace d'une ancienne lueur. Ils sont là, bruyants, vivants, s'interpellent en italien qui semble être la langue internationale du cirque. Je reste assise, je les regarde se fabriquer. Ils m'adressent des regards intrigués, c'est l'effet de ma nouvelle enveloppe corporelle ectoplasmique, j'ai perdu toute substance, on me voit à travers. Installation sommaire, bricolage de tréteaux avec un petit miroir pour chaque visage qui, de quelques traits de craie, se transforme en figure. Les costumes en nylon se déploient et se moulent aux corps. J'essaie une démarche d'approche, je compose une tête des bons jours. Avec la nuit qui tombe à 18 heures, fin de j+1, apparaissent aussi les garçons de piste. Ernest qui tri-

mbale un bout de tuyau, un jeune gars en costume de Spirou + un barbu roux qui allume la sono. Il teste le micro, c'est La Voix.

La musique gonfle un peu la toile. Le chapiteau s'évente grâce à la clim' soufflante. Disons qu'il y règne un confortable 35°. Allégée par le crépuscule, l'heure où les fous s'agitent, je m'élançe en reconnaissance. Derrière les coulisses côté cour, c'est la caravane de Stefan/Britney où j'ai fumé hier soir puis dans un camion éclairé au fluor, Stefan le Danois parle danois à ses otaries. Devant un autre camion-loge semblable au mien fume un garçon de piste au visage doux qui se présente, Abdelaziz. Un peu plus loin, une caravane aux rideaux opaques. Dans la pénombre attenante, je croise le fakir, quelque part habitent les crocodiles et les pythons. J'ai fait le tour jusqu'à l'entrée public. Les fantômes s'y pressent en famille. Les deux garçons-paniers vendent leurs requins en plastique. Ils ne me calculent toujours pas, ont été élevés comme ça. Angela trône en sa guérite, les clients achètent, les biftons se tassent dans le tiroir-caisse, elle sourit, commerçante.

Slipp fait l'eau en me laissant m'échapper du bocal. Ernest dit c'est bon. J'enfile le peignoir et je vais saluer sur scène. Clap clap clap !, cœur léger soudain. Rafrâichie et fière, je l'ai fait, je fais partie du cirque, je me sens aussi bien que si j'avais vomi. Hélas, comme un foie malade, mon hémisphère cérébral gauche se recharge rapidement en toxiques idées de meurtre, de suicide, en idées des deux. Douchée séchée, assise sur les marches en fer de mon compartiment-couchettes, c'est de l'obscurité que je vois surgir Jamie L. – pour Later – Baxter en pied, sombre lui aussi, portant chemise blanche, allure penchée sur le bord. All right ? C'est précisément la seule question à laquelle je sais quoi répondre sans me forcer, No. Pas assez rapide.

Il a déjà disparu dans sa caverne, sa caravane. Il n'allume pas. D'où il peut observer sans être vu. Je ramasse mon contrat cafédelapaix, frappe au battant de la porte ouverte, yes, voix grave, j'entre comme une élève de 6ème, je ne suis pas pourtant une élève de 6ème. Au lieu de hurler pouce, ça suffit tout le monde peut se tromper, j'exprime par des mots les raisons pour lesquelles j'estime les conditions peu conformes au contrat qui... – ce contrat à en-tête du Bahama Circus etc. que Toni Banko a rédigé, non, dicté, pour que lui, directeur du cirque, le signe à l'emplacement prévu, là où est écrit J.L.Baxter, manager. En face, l'obscur Jamie Baxter fait exprès d'avoir les dents et la chemise très blanches par rapport au reste. Voici mon contrat, en bref, résumé-je en anglais, l'hôtel c'est écrit, ici, et le billet de retour là. Il ne m'interrompt pas, mes efforts l'amuse probablement, il attend que je me taise, que je me lève et que je sorte pour ne plus revenir, ne plus insister, que j'adopte le même pli de silence au coin des lèvres que Juliet. Comment ça se passe avec le requin ? il demande. Le requin n'est pas un problème, mais vivre dans ce compartiment-couchettes, je ne pourrai pas, pas assez de. Il répond Vivre ? Ici, il n'y a pas de vie. Here, no life. Toni Banko écrit ce qu'il veut à Paris mais ici, here, répète-t-il en pointant son index sur la table en formica, c'est moi qui décide. Mon ego m'intime de rester digne, pas la pitié, pas ça. Je ne réponds rien, je me contente de continuer à respirer. Je sais comment les mots ont tendance à exprimer les pensées. Jamie Baxter repousse le contrat bidon qu'il ne signera pas. L'entretien est terminé. Je dis calmement je ne suis pas d'accord. Il me dit que je devrais sourire, je réponds que les conditions ne sont pas réunies et je sors, goudbaille, trimballer en silence mon petit drame personnel. Vingt-quatre heures après mon

arrivée, je ne ressemble plus à rien. Heureusement la nuit me recouvre.

Pour le charivari, je n'ai pas de costume, je n'y vais pas. Puis les mille-cinq-cents personnes vident les gradins. Je rôde à portée des artistes qui remballent vite pour déguerpir. On m'invite à les accompagner vers l'Hôtel parce que Juliet aussi vient, c'est sa dernière soirée, ainsi que la femme d'Ananda-Matadji-le-fakir qui doit téléphoner. Angela conduit le minibus. Un minibus donc. Voler le minibus et filer vers... ? Putain con, au nord la guerre et tout autour l'Arabie Saoudite, la lapidation.

Défilent les voies, les bâtiments en béton, les enseignes, les carrefours, les virages, r-a-s, puis après vingt minutes de balade, le minibus stoppe. Al-Khayam Hotel, pas vraiment un palace, un cylindre en béton planté dans le sable avec une double porte d'entrée vitrée coulissant à l'électricité, lumière, ascenseur, clim', desk de réception, moquette, un modeste salon, canapés et fauteuils décolorés, télé couleur allumée. Fascinant confort moderne qui me fait cligner des yeux comme si je n'avais pas vu ça depuis des mois, je cherche le contact comme une gosse des pays pauvres touche les robes des touristes pour connaître la douceur, la propreté. Les résidents, habitués, disparaissent par ascenseur. Je reste là, en compagnie d'Angela, de Juliet et de la femme d'Ananda-Matadji-le-fakir qui téléphone. Les deux blondes, la grande allemande et la petite anglaise, conversent citant des noms de lieux, de gens. Gaiement. Un employé apporte sur un plateau des pepsis en bouteilles usées et des verres en verre pour les boire. Je bois le peps et je fume, il paraît que ça détend, ça ne me détend pas. Certains redescendent, Fermín, le funambule Colombien, sa fille Vicky, Jóska le séraphinlampion, Dora

from Bucarest. Entre eux, ils échangent une phrase d'italien contre trois mots d'anglais, deux jurons d'espagnol. Je n'écoute pas vraiment, je les regarde pour essayer de m'habituer à eux. Je trouve assez ordinaires ces individus qui commandent à leurs corps des performances extraordinaires. Dans un autre contexte j'aurais pu être éblouie. Pour fêter à la fois le départ de Juliet et le décret de mise en application de ma peine – trois mois ferme –, une autre tournée de pepsi tiède est servie par le serveur de service. La fiesta, quoi. La femme d'Ananda-Matadji-le-fakir serre Juliet dans ses bras, Juliet a cette bouche des gens qui pleurent quand ils sourient.

Sur le chemin du retour, front collé aux vitres du minibus, je regarde dehors, cherchant un raccourci que je ne trouve pas. Sur une enseigne lumineuse bilingue TOYOTA, je cherche à repérer le T le Y le O et le A. Une dizaine de minutes plus tard, stop, les portes du minibus coulissent vrracam, nous marchons dans la lueur blême qui déborde du stade. La femme d'Ananda-Matadji-le-fakir prend mon bras et m'entraîne. Je regarde son visage, elle sourit de ses yeux jaunes comme la lumière qui nous enduit puis elle m'abandonne et oblique vers sa maison roulante, gardée par les pythons et les crocodiles.

Je ne dors pas ou alors pas fort car plus tard j'entends la porte puis les bruissements textiles du corps de Juliet sur la couchette au-dessus, assourdis par la soufflerie du climatiseur.

Il fait jour. Devant mes yeux, la grande main sombre de John Valjohn se referme sur la poignée de la valise de Juliet. C'est le lendemain matin, je ne dors donc qu'une nuit à la fois, dommage. Je replonge, Cendrillon passe par mon rêve et préfère son enfer à elle. Brr,

il fait un abandon de canard dans ce rêve-là. Le prince charmant se casse avant la fin. Pas besoin de se rêver des trucs pareils d'autant que cette histoire-là je la connais. Était-ce une raison d'en ? Oui, précisément, c'était une raison d'en arriver là. Mais est-ce que, là-bas, à Paris, Frédéric regrette de m'avoir laissé décamper, un matin ensoleillé (on s'en fout) pendant qu'il était à la poste. Je ne lui demanderai pas en tous cas, et même s'il venait s'excuser en se traînant à mes pieds.

Dialogue Jamie B./Juliet R.,

05/07/88

Koweït city. Jamie B. ouvre le coffre de la fordescort, y dépose la valise. Ils montent en voiture. Il parle un anglais d'allemand, lent, grave ; elle britannique, aigu, tendu.

Jamie : Heureuse de partir ?

Juliet : Je ne sais pas.

– C'est tout ?

– Oui. La Française ça ira ?

– Tu changes de sujet.

– Elle y est allée c'est le principal, elle va prendre confiance.

– Probablement. Mais elle n'est pas très contente.

– Elle ne s'attendait pas à ça.

– Toni Banko lui a raconté des salades.

– Elle ne serait pas venue.

– Elle ou une autre.

– On n'imagine pas que des endroits comme ça peuvent exister.

La voiture s'arrête au feu rouge. Repart.

Jamie : Juliet, ne grandis pas trop vite.

Juliet : J'ai grandi. J'ai 22 ans.

– Je t'aime bien, tout le monde t'aime bien. Mais tu ne dis jamais rien.

– Moi je n'aime pas tout le monde.

La méchante

La voiture arrive à l'aéroport, tourne, ralentit, freine.

Juliet : Vous pouvez me déposer ici.

Jamie : Attends, je me gare.

– Pas la peine. Au revoir Jamie.